PARAISSENT CHAQUE SEMAINE
le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, *franc de port*.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14. MONTREAL, VENDREDI 9 MAI 1851. No. 64.

VARIETES.

HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE ROME.

Tableau Religieux, Politique et Militaire des années 1846, 1847, 1848, 1849 et 1850 en Italie, par Alph. Balleydier.—2 vol. in-8°.

Le monde catholique tout entier s'est ému quand l'esprit des révolutions s'est montré triomphant à Rome, et tant qu'a duré cette crise déplorable toutes les phases en ont été suivies avec une avide et je dirai presque une sainte curiosité. L'intérêt qu'inspiraient alors les nouvelles de la ville éternelle n'a pu s'affaiblir, car il s'agissait là d'un fait qu'il nous importe à tous d'étudier dans son principe, dans sa marche, dans son développement, dans ses résultats : le triomphe de la démagogie. Que ses transformations soient plus ou moins rapides, que les mœurs d'une nation lui imposent un travail lent et successif, ou que, plus faciles, elles lui permettent de se repandre comme l'inondation, la fin inévitable de la révolution est l'anarchie, la ruine, le despotisme le plus affreux. Il est étonnant qu'après tant d'exemples tous ne l'aient pas compris et qu'il soit encore des esprits assez abusés pour croire à la réalité de transactions qui laissent un pays s'établir solidement sur la pente des principes révolutionnaires. Il ne peut y avoir que des haltes, et le terrain solide en apparence sera bientôt ébranlé et glissera jusqu'au fond de l'abîme avec tout ce que les habiles s'étaient flattés d'avoir bâti pour l'éternité.

On en trouve une nouvelle et irréfragable preuve, une preuve de fait dans l'histoire que M. Balleydier nous a donnée de la révolution de Rome. L'auteur, avant d'écrire, a voulu d'abord bien connaître, et, comme nous l'avons dit en annonçant son livre, a fait expres un long séjour en Italie, recherchant avec soin toutes les occasions de s'instruire ; il a eu sous les yeux la plupart des pièces originales, il a recueilli des faits nombreux de la bouche des acteurs principaux des scènes qu'il raconte, et à force de soins et de travaux, il a atteint le but principal d'un historien : la vérité dans les faits. Voyons maintenant comment il a mis en œuvre les matériaux précieux qu'il avait amassés.

Son livre est précédé d'une introduction dans laquelle il démontre que les sociétés secrètes ont servi de préface à la République romaine. Il en trace la marche d'abord oblique et souterraine, puis plus hardie, quoique cachée encore. Dans les écrits de Riccardi et de Mazzini, il fait voir le plan de tout ce qui s'est fait, et surtout dévoile cette abominable hypocrisie qui " cachait son cri de guerre sous l'hosanna à la gloire de Pie IX."

L'introduction fait pressentir tout l'ouvrage et l'explique d'avance : en étudiant les faits, nous les verrons se développer comme l'avait fixé l'infernale prévision des chefs de la démagogie.

Nous assistons d'abord à l'avènement de Pie IX, salué dans toute l'Europe par un élan d'admiration qui s'était rarement manifesté pour l'élu du conclave. Les actes du Souverain-Pontife répondent aux espérances qu'on avait conçues, ils les dépassent. Le caractère de bonté, de sagesse, de fermeté prudente dont ils sont empreints commande des éloges des hommes d'état les plus renommés. J'ai souvent entendu alors blâmer Pie IX de la voie dans laquelle il s'engageait ; on faisait les plus tristes prédictions, et comme elles se sont réalisées, les événemens semblent donner raison aux critiques. Cependant, l'initiative prise par Pie IX était à la fois un acte de courage et de haute sagesse. Il connaissait parfaitement l'état du peuple qu'il était appelé à gouverner, il savait combien la révolution avait étendu ses influences secrètes, et voyant imminente la crise qui sans cesse avait menacé le gouvernement de Grégoire XVI, il se dévoua à diriger un mouvement qu'on ne pouvait empêcher ; s'il le maîtrisait, il en faisait sortir de réformes dont son expérience des choses lui faisait reconnaître la nécessité, et il préservait les états des horreurs de l'anarchie.

Mais ce n'était pas là le compte des révolutionnaires ; ils poussèrent aux excès, et l'enthousiasme du peuple fut égaré. Un faux patriotisme exalta toutes les têtes, et bientôt le Pontife-Roi dut s'éloigner en fugitif et laisser Rome en proie à une troupe de bandits qui proclamèrent la République. Il faut lire dans M. Balleydier le récit de la première assemblée populaire. L'ivresse d'un peuple à qui on fait accroire qu'il ressuscite, laisse comprendre l'entraînement de certaines scènes qui, contemplées de sang-froid, n'ont rien que de théâtral et de grotesque. Nous citons :

" Le peuple romain, entraîné dans le courant électrique de l'indépendance italienne, répond à l'appel que Mazzini lui lance de Milan. Prévenu, dès la veille, qu'une grande réunion populaire aurait lieu au Colisée pour aviser aux moyens de sauver la patrie en danger, il se rendit en masse dans l'arène des gladiateurs et des martyrs. C'était le 23 mars ! Eclairé par un magnifique soleil de printemps, le ciel de Rome n'avait pas un nuage ; rayonnant d'enthousiasme, le front des Romains n'avait pas une teinte sombre ; les soldats de la garde civique, les membres des clubs, les troupes de ligne, la noblesse, la bourgeoisie, les princes, les artisans et les prolétaires, étaient tous là, groupés avec l'instinct artistique des Italiens ; ici le dominicain drapé dans sa robe blanche et son long manteau noir, là le capucin avec sa longue barbre encadrée dans un capuchon de laine brune, plus loin l'abbé avec son petit manteau cour et coquet ; plus loin encore les élèves des colléges avec leurs soutanes bleues, rouges, violettes, écarlates et blanches, formaient une mosaïque humaine ; tout auprès, le militaire dont le brillant uniforme contrastait avec le costume simple et pittoresque du Transteverin, et les femmes de toutes conditions complétaient ce tableau dont l'admirable arrangement a un décor de théâtre. Magnifique théâtre, que le Colisée avec ses ruines, les grands souvenirs, et un immense auditoire debout sous les drapeaux nombreux qui semblaient remplacer l'ancien velarium. Ce spectacle était magnifique, ce moment solennel ! Alors un homme d'une taille élevée, un prêtre portant le costume des barnabites, s'avance à travers la foule qui s'écarte sur son passage, il se dirige dramatiquement vers le *pulpito sacro* où deux fois par semaine un pauvre moine de Saint-Bonaventure vient raconter, avec des larmes et des sanglots, aux hommes du peuple, les souffrances de l'Homme-Dieu. Ce prêtre, à la démarche assurée, est le principal personnage du drame qui se prépare, c'est un moine ambitieux, une pâle copie de Pierre l'Hermite, c'est le Père Gavazzi. Il est admirablement placé dans son rôle, et son costume se prête à l'illusion de la scène. Un long manteau noir, artistement drapé, recouvre sa robe noir serrée à la taille par une large ceinture de la même couleur. Une croix verte, rouge et blanche, se dessine à grands traits sur sa poitrine ; son large front est nu, sa figure porte le cachet d'une expression mâle et robuste ; ses longs cheveux noirs, jetés au vent, flottent sur son cou, son regard est inspiré, son geste harmonieux, sa pose dramatique, sa voix retentissante, il va prêcher la croisade de l'indépendance italienne : " Frères, s'écrie-t-il, le jour " de la délivrance est arrivé ! l'heure de la " croisade sainte a sonné ! aux armes ! Dieu " le veut ! aux armes !....

" Autrefois, quand les peuples de l'Occi" dent voulurent conquérir le sépulcre de celui " qui, de la croix du Golgotha, avait fait un " piédestal à la liberté arborèrent la croix sur " leur poitrine, et, sous l'étendard du Christ, " ils s'élancerent sur l'Orient ! leur cause " était juste, leur cause était sainte !... Plus " juste et plus sainte est la nôtre : aux armes ! " Romains ! l'Autrichien, cent fois plus bar" bare que le Musulman, est à nos portes ; " comme les croisés, arborons la croix sur nos " poitrines et en avant sur l'ennemi, car Dieu " le veut !....

" Celui-là n'est pas digne de s'appeler Ro" main, qui, dans les temps où nous sommes, " préférant ses affections et ses intérêts pri" vés à l'intérêt général, resterait lâchement " dans ses foyers. Celui-là n'est point digne " d'être le descendant des maîtres du monde, " l'héritier des victorieux du Capitole, qui re" fuserait de vaincre ou de mourir pour l'indé" pendance de l'Italie ! Celle-là n'est pas di" gne d'être appelée Romaine et de donner " des enfants à la patrie, qui retiendrait dans " ses bras son fiancé ! Celle là ne serait pas " digne d'être mère, ou d'être génie dans ses " entrailles fecondes, qui verserait des larmes " sur le départ de son fils !.... Celle-là ne se" rait pas digne d'être la fille héroïque des ma" trones romaines, qui captiverait par ses " charmes le courage de son époux réclamé " par la bataille ! Romains, vos ancêtres ont " conquis le monde, voulez-vous être dignes " d'eux ? répondez."—" Oui ! oui !" s'écrie " d'une seule voix la foule enthousiasmée par " ces paroles entraînantes.—" Romains ! vou" lez-vous, brisant les fers de l'esclavage, " marcher à la conquête du plus précieux de " tous les biens, à la gloire, à l'indépendance, " à la liberté ?"—" Oui ! oui ! oui ! répond la " foule, nous le voulons !"—" Romains ! vou" lez-vous redevenir le peuple-roi ? ....."— " Oui ! oui ! oui ! répète une troisième fois la la masse électrisée—" Eh bien que votre vo" lonté soit faite. Romains ! au nom de l'I" talie.. aux armes ! la carrière est ouverte... " aux armes ! la victoire vous attend... aux " armes !... Romains, en avant ! Dieu le " veut !"

" Les applaudissements qui accueillirent ces paroles retentissaient encore, lorsqu'un homme d'un certain âge, revêtu du costume pittoresque des Montagnards romains, remplaça le Père Gavazzi à la chaire sacrée devenue tribune politique. Le chapeau à larges bords, le surtout en drap brun-vert, doublé d'une peau de mouton, jeté négligemment sur les épaules, la guêtre en peau rouge et noire, serrée à la jambe par des boucles de cuivre, la veste de velours bien retenue par une large ceinture tricolore, le gilet rouge, la culotte courte et de gros souliers ferrés, telle était la tenue de ce nouvel orateur appelé Rossi, et connu sous le nom de Berger poète. Sa figure pâle, encadrée dans de longs cheveux noirs, ses yeux largement fendus et pleins d'éclairs, l'harmonie de ses traits, la distinction de sa parole, commandent le silence." " Je ne suis " ni un orateur ni un savant, moi, s'écrie-t-il ; " je ne suis qu'un pauvre paysan qui ne con" nait l'histoire de son pays que par les ruines " qui recouvrent la terre de ses campagnes. " Chacune de ses ruines porte un souvenir, " chacun de ses souvenirs conserve un nom, " chacun de ses noms forme un ensemble mer" veilleux, un monument éternel élevé à la "gloire de l'Italie... l'Italie, frères ! ce nom trois " fois cher provoque des larmes dans vos yeux, " et votre main se porte instinctivement à vos " côtés pour y trouver le glaive de la résur" rection, l'Italie vous attend sur son lit de " douleur, elle vous appelle, vous qui êtes ses " enfants, elle vous demande plus que la vie " que vous lui devez, elle vous demande la li" berté, vous seuls pouvez la lui donner, se" rez-vous insensibles à son appel ? répondez. " —Non ! non ! s'écrie le peuple ; vive l'Ita" lie !—Fermerez-vous les yeux à ses larmes " et l'oreille à sa voix ? répondez.—Non ! non ! " vive l'Italie !"

" Pendant un quart d'heure, le poète-berger, devenu tribun, retient suspendu à ses lèvres, par de magiques paroles, la foule attentive et silencieuse."

Cette citation donne une idée du genre de M. Balleydier. Sa narration est vive, dramatique ; on sent qu'il écrit sous l'impression des récits qu'il vient d'entendre, en vue des lieux lieux mêmes où se sont passées les scènes. Cette allure convient particulièrement à son talent, et, si je ne m'abuse, il se laisse trop facilement entraîner au charme que la description a pour lui. Plus sobre, il eût produit peut-être plus d'effet.

L'étude que l'auteur a faite des écrits et des actes des principaux acteurs de la révolution, lui a permis de nous en tracer des portraits saisissants. On aimera ceux de Cicerracchio, de Sterbini, Mamiani, Rossi, Galetti. A travers le récit des grands événements, M. Balleydier n'a pas négligé la partie anecdotique si intéressante, quand surtout il s'agit de faits contemporains et de personnages qui nous sont connus. J'ai particulièrement aimé les détails dans lesquels il est entré sur la tenue de nos soldats pendant le siége. Leurs mots heureux, leurs actions héroïques délassent du compte-rendu des opérations militaires que j'ai trouvé un peu long, je l'avoue. Je doute que la plupart des lecteurs puissent se former une idée bien nette de ce qu'on leur raconte : pour mon compte, quoique je connaisse assez bien les environs de Rome, et que je ne sois pas tout à fait étranger aux travaux d'un siége, j'ai eu quelque peine à ne pas m'égarer dans ces cent pages et plus sillonnées de boyaux, de chemins couverts et de parallèles. Une carte topographique serait nécessaire, et M. Balleydier fera bien d'en enrichir sa seconde édition.

Qu'il me permette de lui adresser un autre reproche. Il ne donne que trois lignes à la mort du commandant du génie Galbaud-Du Fort. Du Fort méritait mieux que cela ; il est mort en héros chrétien, couronnant dignement ainsi une admirable vie. M. Balleydier n'a donc pas interrogé les officiers de l'état-major ? Et quand il a vu avec quelle pompe on célébrait, à Saint-Louis-des-Français, les obsèques du brave frappé à mort sur la brèche, il n'a donc pas demandé pourquoi ces regrets unanimes ? On lui eût répondu : non pris que Du Fort avait trois fois conduit ses sapeurs à l'assaut, les officiers français trouvent tout naturel qu'on aille au devant des balles et ils en parlent à peine ; mais on lui eût dit que, couché sur son lit de douleur, le soldat chrétien pressait son crucifix avec amour, et répondait à M. Vaillant : " Oui, mon général, je souffre beaucoup ; mais celui qui me donne maintenant de la force a souffert davantage." On lui eût dit que les larmes du général coulèrent avec abondance et furent le plus bel éloge de son aide-de-camp. Unis d'une amitié sincère depuis nos débuts dans la carrière militaire, nous n'avons pas cessé de nous aimer, malgré la difference survenue ensuite dans nos destinées, et je regarde comme un devoir, à présent que ce cher ami n'est plus, de proclamer que jamais vie n'a été plus constante dans le bien que celle de Du Fort, et qu'avant de mourir comme un héros, il avait sans faste, sans ostentation, avec cette simplicité qui tenait à l'énergie de son caractère, vécu comme un saint. Si ces lignes tombent sous les yeux de quelques-uns de nos anciens camarades, ils ne me démentiront pas, et ils me remercieront d'avoir rendu cette faible justice à celui que nous avons tous admiré.

M. Balleydier me pardonnera de l'avoir un instant oublié, c'est sa faute. Cela n'empêche pas qu'il n'ait un bon livre. Il n'a pas besoin désormais de mes éloges, puisque sa première édition est déjà presque épuisée. Celle qu'il ne peut s'empêcher de donner au public sera plus recherchée encore, quand il aura fait disparaître quelques legères incorrections échappées à une composition rapide, et qui quelquefois viennent déparer son œuvre.

Le Spectre Rouge de 1852.

Tel est le titre d'un ouvrage publié en France par M. A. Romieu.

La vigueur du style y égale la vigueur de la pensée. C'est un mauvais signe pour la société, qu'il faille pousser à ses oreilles de tels cris d'alarmes. Ceux à qui l'on est contraint de parler si haut, n'entendront que la foudre.

L'abîme est creusé il y a longtemps : il y a longtemps qu'on y court et qu'on s'y presse ; on y tombera ; il est juste qu'on y tombe. Avec quelle frénésie ne l'a-t-on pas agrandi ! Avec quelle rage n'a-t-on pas voulu que le chemin fût facile et les entraves brisées, et les garde-fous rasés ! Aujourd'hui encore, est-ce que tout le monde n'y travaille pas avec un surcroit de démence ? Est-ce qu'il n'y a pas des bourgeois qui accélèrent, les uns par leurs œuvres, les autres par leurs applaudissements, les autres par leur stupide connivence, l'effroyable et inexprimable décomposition de tout principe, de tout ordre, de toute possibilité d'ordre et de conservation ? Parcourez Paris, voyez les boutiques, entrez dans les théâtres, lisez les journaux et les livres, regardez les images, assistez aux délibérations publiques : quelle fureur de luxure, quelle rumeur d'impiété, quelle étalage d'incapacité, quels conseils de lâcheté ! Ne sont ce pas les bourgeois qui font tout cela, qui paient tout cela, qui s'amusent de tout cela, et même y en a-t-il d'autres que des bourgeois qui le fassent, qui le paient, qui s'en amusent ? Parlez d'y mettre des obstacles ; vous verrez ce que diront les journaux de la bourgeoisie. Ils revendiqueront les droits de l'esprit humain et de la révolution française ; ils hausseront les épaules avec un dédain superbe devant les fanatiques qui prétendent faire rétrograder la civilisation. Le seul homme qui ait déployé pour eux, à la tribune, un très-grand talent et un très-grand courage, M. de Montalembert, est tombé dans leur disgrâce pour avoir réclamé l'observation du Dimanche, et fait présentement pitié aux publicistes conservateurs qui veulent des romans socialistes. Ils veulent périr, ils périront, et misérablement, et honteusement, et la chute de leur pouvoir ne les enoblira pas. Ils sont si vaniteux, si contents d'eux-mêmes jusqu'au milieu des transes de la peur, qu'à travers la compassion et l'épouvante que l'avenir inspire, il y a pla-

---

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Georges qui la croyait bien loin, s'arrêta terrifié devant ce spectre adossé à la muraille.

Oh ? dit-il après un instant de silence, en tendant vers elle ses deux mains, j'ai été bien lâche, citoyenne ; pardonne moi !

Jeanne sans répondre souleva faiblement un de ses bras et posa l'extrémité de ses doigts sur les mains jointes du jeune homme.

Citoyenne, s'écria tout-à-coup Georges dont la voix tremblait d'émotion, ne pars pas ainsi !... Mademoiselle, ne partez pas, je vous en supplie, vous avez prononcé deux mots qui m'ont frappé comme deux blessures. Oublie ce que je t'ai dit, citoyenne, oublie cette folie qui m'a prise au cerveau... J'étais ivre... tu ne sais pas, toi, jeune fille, combien est terrible la mission de ceux qui veulent rebâtir une société nouvelle sur les débris d'une société corrompue et criminelle ; le sang coule autour d'eux et il doit couler. Oh ! le cœur ne se fait pas facilement sourd aux gémissements aveugles, aux pleurs et aux mains jointes. Mais la voix de la patrie est plus forte que la voix des hommes. Pour se faire régénérateur sans entrailles, il faut s'étourdir, se faire d'airain et de marbre....

Jeanne, silencieuse, l'écoutait. Et dans quelques-unes de ses paroles elle retrouvait les lambeaux déchirés et gémissants de cet homme qu'elle avait entrevu une heure dans sa vie. Le cri d'angoisse involontaire de cette nature étouffée avait en elle un écho qu'elle écoutait avec ce sentiment de douce pitié, trésor précieux du cœur des femmes. Son silence semblait dire à Georges : Parlez, je vous écoute et ne vous méprise pas.

Malheur !.... malheur sur moi !... dit tout-à-coup Georges en se courbant en deux, et en appuyant son front mouillé sur le fer de la rampe, mon cœur ne veut donc pas mourir tout-à-fait ? Et cependant après le jour que mon père est venu me dire : " Ta sœur est morte !"...

Morte !.... murmura bien bas la jeune fille d'une voix pleine de douleur ; mon Dieu !... j'espère que vous l'aurez prise près de vous !..

Ce jour où il a été traîné à l'échafaud, lui.. lui.... mon père !... tête blanche et vénérable !.... et que je n'ai rien pu pour la sauver... rien !... rien !.... ce jour là, j'avais bien dit à mon cœur : tu n'as plus rien à aimer maintenant, ferme, ferme-toi ! va-t-en de ma poitrine, va-t-en de mes entrailles ; et je m'étais offert, holocauste vivant, sur l'autel de la patrie.

Il ne faut pas chercher à rendre avec des mots l'amer, le sauvage et le fanatique enthousiasme avec lequel Georges avait prononcé ces paroles. La cuirasse d'airain dont il s'était entouré se brisait pièce par pièce.

Cette scène éclairée par la lumière indécise de la lumière qui arrivait par la porte entr'ouverte, et qui se passait sur la première marche d'un escalier entre cette fille pâle et silencieuse et ce jeune homme, dont chaque lambeau de chair, torturé par la fièvre revolutionaire, pleurait malgré lui, avait un aspect qui serrait le cœur en l'émouvant.

Combien la vie de l'âme tient plus fortement dans l'homme que la vie du corps !

Georges fit un pas vers la jeune fille, qui le regarda s'avancer sans que son cœur eut un tressaillement de crainte.

Tu m'as écouté, citoyenne, merci ; tout à l'heure je t'ai tendu la main, tu m'as donné la tienne sans effroi, sans mépris, merci encore..... Maintenant, pars.... Scévola est au bas..... il va te conduire ; je n'en aurais pas la force ; adieu, citoyenne. Jeanne qui était restée appuyée contre la muraille pendant que Georges avait parlé se redressa lentement :

Monsieur, lui dit-elle d'une voix douce, je ne suis qu'une jeune fille, mais moi qui crois encore en Dieu, je prierai pour vous.

Georges sentit la robe d'indienne que portait Jeanne l'effleurer en passant et il entendit le bruit léger de ses pas qui s'affaiblissait à mesure qu'elle descendait l'escalier.

La porte intérieure s'ouvrit et se referma. Alors tout devint silencieux autour de lui.

Le jeune montagnard resta encore un instant immobile et sans voix ; puis il s'écria d'une voix rude en se frappant la poitrine :

Allons !... pas de faiblesse,.... républicain, poursuis ta marche. Il se jeta tout habillé sur son lit et essaya de s'endormir ; mais le jour le trouva le front dans ses deux mains.

Le bruit que fit sa porte en s'ouvrant brusquement le réveilla de la profonde méditation dans laquelle il était plongé... C'étaient les convives de la veille qui avaient grande hâte de connaître les détails de l'épisode nocturne.....

En descendant l'escalier, Georges rencontra Antoine Obrice.

Tu viens dejeuner avec nous ?

Je suis enfin sur leurs traces, dit Obrice à Georges sans répondre à sa question.

Georges retint Obrice par le bras afin de se séparer un peu des personnes qui l'accompagnaient :

Tu es sur leurs traces, dis-tu ?... d'une voix dont l'accent avait quelque chose de fébrile... Alors pas une minute, pas une heure, pas une seconde de trêve !.. Obrice !.. j'ai besoin d'émotions, de dangers, de luttes... Ils seront armés !... ils se défendront.... nous irons nous mêmes, n'est-ce pas !.. Oh ! un combat !... un combat !...

Quand l'heure sera venue, Georges, je ne resterai pas en arrière, répondit Obrice, mais le serpent que l'on poursuit s'échappe souvent avant que l'on puisse lui écraser la tête.

C'est bien, dit Georges en serrant la main d'Obrice.

Comme ta main est brûlante !. dit celui-ci.

Georges sans répondre alla rejoindre Barrère et Billaud-Varennes.

En ce moment là Billaud-Varennes disait à Barrère : Danton se relâche. Je lui trouve depuis quelque temps un *luxe d'humanité* vraiment prodigieux.

La journée fut longue pour le jeune montagnard ; les paroles les plus fièvreuses tonnaient à la convention sans qu'il les entendit, semblable au matelot habitué aux orages qui dort au milieu de la tempête... Seulement Georges ne dormait pas, l'air manquait à sa poitrine. Il sortit avant la fin de la séance et se mit à marcher au hasard. En traversant la rue St. Honoré, il fut obligé de s'arrêter tant la foule était grande.

La sans-culotterie, dans un délire indicible de joie et de cris, attendait une *fournée* extraordinaire ce jour là ; et la république était trop bonne citoyenne pour laisser longtemps attendre les bons patriotes. On entendait de loin déjà, les huées de la multitude, et Georges, en levant la tête, eût pu voir quatre charrettes qui s'avançaient lentement vers le lieu habituel de l'immolation. Aux cris de fureur répondaient les gémissements de quelques-uns.

Le jeune montagnard ne détourna pas même la tête, Il s'arrêta seulement pour laisser passer la *justice nationale*, son cœur n'avait plus d'émotion pour le sang qui coulait ; la patrie inexorable, en abattant sans pitié la tête de son père, lui avait arraché en un jour tout ce qu'il